

glossolalie et la glossotomie. Le langage se fait alors corps et sur ce point encore l'hagiographie devient le lieu de rencontre entre les écrivains mystiques du Moyen Âge et les surréalistes.

Nous avons suffisamment souligné la richesse des réflexions proposées par Aude Bonord pour émettre trois réserves. La première tient en réalité à un souci louable d'exhaustivité, qui nuit parfois à la clarté de son propos : il est vrai que mener conjointement l'étude stylistique, l'analyse esthétique, la contextualisation historique, l'inscription dans la vie littéraire et intellectuelle d'œuvres écrites par des auteurs très différents et en des époques très diverses est un pari difficile à tenir.

Cette première objection nous semble la conséquence de la constitution du corpus qui ne va pas sans difficulté sur le plan méthodologique : certes, Aude Bonord justifie son choix en invoquant des traits communs aux cinq auteurs retenus, mais son étude démontre assez que l'association demeure hétéroclite. De fait, l'essentiel des analyses se fonde sur les écrits de Delteil et de Cendrars ; les œuvres de Sylvie Germain et de Christian Bobin sont souvent convoquées comme confirmations hâtivement étudiées quand celles de Louis-Combet, elles, servent quasi systématiquement de contre-exemples ou sont alors ignorées. Aussi le plaidoyer final en faveur de la notion de sensibilité commune en histoire littéraire ne nous semble guère convaincant.

Sans doute est-ce le recours à cette notion qui explique la présence de généralisations discutables qui émaillent le discours d'Aude Bonord, telles celles qui postulent que seule une transcendance au ras du monde serait possible pour nous, contemporains, que la notion de mal aurait disparu devant celle de vide éthique ou que le recours à l'hagiographie permettrait un recul salutaire par rapport au réel et au présent.

Mathieu DIJOUX

Philippe JOUËT, *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner, 2012, 1040 p.

On dispose enfin, grâce à cet ouvrage imposant (1040 pages) et bien présenté, d'un excellent dictionnaire, totalement digne de ce nom, qui couvre le domaine de la mythologie mais aussi des conceptions religieuses des Celtes insulaires et continentaux. Il remplace avantageusement le récent *Dictionnaire de mythologie celtique* dû à Jean-Paul Persigout (Éditions Imago, 2009) de conception approximative et fort peu scientifique. Avec ses 4 000 entrées, le dictionnaire de Philippe Jouët englobe l'univers celte dans son ensemble (Europe centrale, Îles Britanniques, Gaule) depuis la protohistoire (grâce à l'archéologie) jusqu'aux périodes les plus récentes (Moyen Âge arthurien et régions celtiques actuelles : Irlande, Écosse, Pays de Galles,

Cornouailles, Bretagne, grâce aux textes et contes mythologiques). De conception intelligente et honnête, ce dictionnaire ne se contente pas d'aligner les significations de noms ou notions à caractère mythique ou religieux, il donne aussi les sources de ses informations en s'appuyant sur des textes antiques mais aussi des documents irlandais, gallois et bretons qui datent pour l'essentiel du Moyen Âge. Il fait appel aux travaux des meilleurs spécialistes pour donner des clés de compréhension de cette mythologie. Les notices puisent dans les ressources de la mythologie comparée (d'inspiration dumézilienne) pour apporter les éléments d'interprétation d'une mythologie conçue comme un système organisé, bien que ses lois ne relèvent évidemment pas de la logique rationnelle. En ouverture au dictionnaire, une « introduction à l'étude de la religion celtique » (p. 9-54) présente un exposé synthétique sur quelques questions fondamentales : les sources de cette mythologie, l'héritage indoeuropéen dans le monde celtique, la présence des structures trifonctionnelles, les rapports du mythe et de l'histoire, du mythe et de la cosmologie, l'organisation générale du panthéon celtique, la question des langues, l'évolution historique du système mythologique, le rôle de la christianisation, les apports de l'archéologie à la mythologie, etc. L'exposé est plus pragmatique qu'exhaustif mais il donne la mesure des difficultés auxquelles on s'expose dès que l'on touche à cette matière labyrinthique. La nomenclature comporte aussi bien des noms mythiques de personnes (*Arthur, Dagda, Kulhwch, Owein*) ou de lieux (*Avalon, Caer Sidi*), des titres de récits mythologiques et la notice inclut dans ce cas un résumé succinct du texte (*Compert Conchulainn, Gereint vab Erin, Immram Maile Duin*), des notions ou termes d'application religieuse (*ex-voto, fins dernières, lien*) des symboles (les couleurs, les nombres, les animaux, les objets, les points cardinaux). Un système d'abréviations permet d'alléger les notices tout en orientant le lecteur vers la bibliographie essentielle pour l'approfondissement des idées, commentaires ou textes mythologiques présentés. Parmi les vétilles, on relèvera une inexactitude : « La naissance du Purgatoire » de J. Le Goff (et non « L'invention ») pour le sigle IP. Les deux sigles MChs et CSEM concernent le même ouvrage. Il est préférable de donner la référence aux ouvrages imprimés (lorsqu'ils existent) plutôt qu'aux thèses qui les ont précédés : LFIOS (Crozon, 2003) et LRMOC (Genève, 1991). Corriger la pagination pour l'Histoire de Tuan Mac Cairill : TMI, 145-156. Quelques remarques : La truie de Glasteing (p. 307) possède une homologue romaine très remarquable avec la truie aux trente gorets dont parle Virgile (J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, PUF, 1968, 2^e éd., p. 595-617). S'agit-il de deux motifs homologues dans des traditions indoeuropéennes parallèles ou les clercs bretons ont-ils démarqué Virgile ? Au total, on dispose désormais d'un ouvrage nécessaire et pratique qui réserve aux amateurs d'imaginaire celtique d'étonnantes découvertes.

Philippe WALTER